

est aussi marqué que leur forme, dans quelques parties reculées du royaume; ils ne sont pas portés, vu leur tempérament, à la vigueur impatiente et à la rapidité qui caractérise notre génération de chevaux de poste, mais ils n'ont probablement pas plus de rivaux pour le trait qu'ils n'en ont pour la douceur et la docilité de tempérament. On organise parfois des concours de chevaux pour montrer leur grande force de traction, et les propriétaires sont aussi anxieux du succès de leurs chevaux que le sont ceux qui ambitionnent les prix pour leurs coursiers à Newmarket."

SIR JOHN CULHAM. (circa 1810)

Suckling, dans son ouvrage sur l'histoire et les antiquités du "comté de Suffolk," fait allusion aux punchs comme étant une race docile, sans rivale pour donner ce qu'on appelle vulgairement "un coup." En les décrivant, il dit: "ils sont de taille moyenne, très ramassés, et bien que bas du devant, ont bon pas; et, sur les terres légères du pays ils tirent une charrue à raison de trois milles à l'heure."

On a apporté plus d'attention au punch, dans Ontario, où, il y a plusieurs années, on a importé d'excellents échantillons de cette race. Nous nous rappelons une importation semblable dans le comté d'Oxford, où les croisés, ayant encore été croisés avec les purs sang, ont produit les magnifiques chevaux de carrosse bais, dont plusieurs attelages ornent encore aujourd'hui les rues de Montréal. Le suffolk aurait, sous plusieurs rapports, une grande valeur sur certaines de nos fermes demandant un labour profond, et il a, sur le clyde, l'avantage, qui n'en est pas un petit, d'être plus actif et moins pesant que lui; mais d'après ce que nous en connaissons, sa valeur pour améliorer nos chevaux, en le croisant avec nos juments canadiennes n'égalera jamais celle du clyde, qui occupe la même position vis-à-vis les juments à sang froid que celle du taureau durham vis-à-vis les vaches de race inférieure: le résultat se manifestant par une amélioration, dans les deux cas. De plus, ses pieds ou ses jambes ne se montrent pas de force à résister au travail sur les chemins, ce qui lui ôte de la valeur comme cheval de trait pour les villes. Mais sur les fermes où l'on fait des travaux demandant de l'activité, tel que le labour et le charroyage, il vaut n'importe quelle autre race comme franc au tirage et actif des jambes.

LE CHEVAL SHIRE.

Le shire anglais est un grand cheval de gros trait, n'ayant rien de particulier quant à la couleur ou à la race, venant généralement d'excellentes juments de charge et d'un bon étalon de race de gros trait, soit un clyde, soit un punch, soit un cheval de haquet anglais commun. Beaucoup sont d'excellents sujets, ayant de 15.3 à 16.2 mains, puissants et à formes symétriques, d'après Sidney. "Le shire a des membres énormes, le pied bien recouvert de poil, qui, pour les juges difficiles, doit être soyeux, mais dont les bons cultivateurs de l'intérieur ne s'occupent pas quant à la qualité pourvu qu'il y soit. On n'objecte pas à une bonne grosse tête pourvu qu'elle n'ait pas de défauts. Le devant, bien proportionné, doit être pesant; il faut que le collet ait du poids, et que les reins et le dos soient forts; des cuisses musculeuses et bien développées sont indispensables chez un animal qui comme lui est destiné au gros trait. Mais, il doit par-dessus tout être épais des côtes: de fait, un poulain de charge qui n'a pas un bon ventre n'arrivera jamais à faire rien qui vaille.

Les autres caractères d'un shire sont ceux de tout cheval d'attelage bien fait, toujours en prenant comme point de départ que son travail doit être fait du pas. En résumé, le shire est le résultat final des améliorations qu'on a fait subir aux chevaux de ferme dans la première moitié du siècle présent."

Pendant la saison dernière, un grand nombre de shires ont

été importés par les éleveurs de l'ouest, principalement dans l'Illinois, et nous avons eu d'excellentes occasions de juger de leurs mérites. On a pu, en septembre dernier, voir une consignment considérable de chevaux et de juments shires magnifiques, de différents âges, à Montréal, et dont quelques-uns, chevaux et juments, étaient d'aussi beaux échantillons qu'on peut en désirer de chevaux de trait. Une étude approfondie de leurs caractères contribua promptement à faire comprendre pourquoi certains éleveurs de clydes, se sont servi, sacrifiant la généalogie, de ces juments pour améliorer la forme de leur race de chevaux.

La forte charpente, le dos court, les quartiers et la poitrine larges, la moins grande quantité de poil, le plus de rondeur et d'embonpoint du shire donnent des contours bien plus symétriques, et conduisent probablement à des dispositions plus douces que chez le clyde, dispositions qui cependant sont acquises aux dépens de la vigueur active et du caractère déterminé de ce dernier. Le shire n'ayant pas de caractères spéciaux, ni de généalogie distincte, variant suivant la race de trait dont il sort, on ne peut attendre de lui qu'il reproduise son vrai type, ou qu'il communique ses qualités individuelles à ses produits, ce qui fait que ce cheval, en dehors des comtés anglais où il est connu et apprécié, donne rarement de bons résultats avec les juments à sang froid, et tout en recommandant fortement l'importation de juments shires, nous hésiterions à recommander l'introduction d'étalons ainsi produits. Nous savons, par expérience, que les juments croisées avec les clydes ou les punchs produisent des animaux très utiles et propres à la vente, le croisement des premiers contribuant à donner de la rondeur aux quartiers et plus d'embonpoint par tout le corps, et celui des derniers donnant une charpente plus pesante et un accroissement de taille et poids.

Bien qu'on puisse obtenir le succès à un certain degré par ce croisement—et nous sommes forcé de reconnaître que tel est le cas—on ne doit pas en conclure que nous recommandons autre chose que l'élevage de races pures, et nous sommes convaincus que nos lecteurs obtiendront la plus grande somme de succès, en fin de compte, en élevant des animaux dont ils connaissent la généalogie des deux côtés.

DÉPARTEMENT DES VOLAILLES.

LES MEILLEURES RACES POUR LE CULTIVATEUR.

Il n'y a pas de question qui rende le novice dans l'élevage des volailles plus perplexe que celle-ci: "Quelle race vais-je garder?" Il est d'autant plus difficile d'y répondre que les éleveurs de volailles les plus expérimentés, en qui l'on a la plus grande confiance, ne s'accordent pas, quelques-uns recommandant une race, d'autres une autre, chacun réclamant naturellement la supériorité pour sa race favorite, sur toutes les autres. Probablement que quiconque se propose de garder des volailles pour en retirer du profit a un penchant pour une ou plusieurs races en particulier, et, en règle générale, il réussira mieux avec ces races, parce qu'il prendra un plus grand intérêt à les soigner qu'à soigner d'autres races qui n'ont pas sa faveur, et qu'il achète simplement parce que d'autres s'en sont bien trouvés. Le succès dans l'élevage des volailles dépend tout autant du bon soin que de la race. Comme de raison, une personne doit prendre en considération le but qu'elle se propose en gardant des volailles, que ce soit celui d'en obtenir de la viande, ou celui d'en avoir des œufs, ou les deux réunis, et ne pas être assez préjugée pour travailler contre ses propres intérêts. On peut toutefois commencer avec la conviction qu'aucune race n'est parfaite; nulle race ne peut posséder, à leur plus haut degré, les deux qualités d'être bonne pour la production et de la viande et des œufs.